

LA VIOLENCE:

la FORCE FRAGILE

AUTEUR:
MONCEF GUITOUNI,
professeur-conseil

Bien qu'à quelques reprises déjà j'aie eu l'occasion de confier aux lecteurs de *Psychologie préventive* mes observations sur le phénomène de la violence chez les jeunes, la détérioration de la situation actuelle, tant sur les plans économique que social, me pousse à poursuivre cette réflexion.

Depuis dix ans, en effet, mes analyses des comportements violents des jeunes à la lumière des prises de position des générations précédentes m'ont permis non seulement de mettre en relief la spécificité de cette violence, mais surtout d'orienter les éducateurs vers des pistes de correction réelle à travers le renforcement de l'identité des jeunes (1,2,3).

Les événements actuels me confirment de plus en plus que la fragilité des jeunes d'aujourd'hui est responsable de l'augmentation de la fréquence et de l'intensité de leurs comportements violents. Or, cette fragilité, nous en sommes les premiers artisans et il est urgent que nous soyons capables d'y mettre un terme adéquatement, sinon le monde moderne risque de briser cette jeunesse mal préparée au durcissement des conditions de vie.

En effet, depuis quelques années, nos sociétés modernes, dites évoluées, se retrouvent de plus en plus devant le constat qu'elles ne sont pas si civilisées, si modernes ni si évoluées qu'elles le paraissent. Nous en sommes à une époque où, d'une part, la technologie ne cesse d'avancer, mais où, d'autre part, l'économie et les rapports sociaux ne cessent de se détériorer. Nous voilà ainsi confrontés à la nécessité d'une restructuration complète de nos sociétés: des choix s'imposent, des choix qui auront un impact socio-économique et psychosocial. Or, il est malheureusement à prévoir que les contrecoups de ces nouvelles situations engendreront de nouveaux conflits et de nouvelles violences.

S'il est vrai que la violence a été omniprésente au cours des siècles, elle a pris un tournant particulier dans les dernières décennies, c'est-



LA VIOLENCE:

à-dire depuis la fin de la deuxième guerre mondiale et surtout depuis les années 60. Cette période a connu un grand nombre de révolutions: les peuples étaient à la recherche de leurs droits, de leur identité et de leur libération. Dans ce contexte, la violence était associée à une recherche de justice et elle était donc perçue comme la réaction légitime de personnes bafouées qui cherchent à récupérer leur droit de vie. A ce titre, se révolter contre ce qu'on subit, même en utilisant la violence, est devenu justifié. Dans l'esprit et les textes de plusieurs intellectuels de l'époque, la recherche de justice constituait l'argument déterminant pour trouver des excuses et des circonstances atténuantes à la plupart des actes violents.

.....
**La fragilité des jeunes
d'aujourd'hui est
responsable de
l'augmentation de la
fréquence et de
l'intensité de leurs
comportements violents.**
.....

Dans les années 60, alors que j'étudiais et vivais en Europe, on parlait de la violence comme d'un mal nécessaire pour permettre aux gens de se libérer et de retrouver une forme de dignité. Evidemment, on faisait encore la distinction entre l'acte criminel et la réaction contre l'injustice. Toutefois, de façon presque imperceptible, n'en sommes-nous pas venus à chercher presque systématiquement des circonstances atténuantes à tous les actes violents? Les romans et le cinéma de cette époque nous rappellent que bien souvent on excusait des gestes et des actes violents en les présentant comme des réactions incontrôlables à des injustices subies dans l'enfance.

Cette conception visait à mettre au banc des accusés les autoritaires, les dominateurs et les despotes ce qui a eu un impact considérable dans le domaine de l'éducation plus particulièrement.

Dans les années 70, un certain consensus s'est établi afin de tout mettre en oeuvre pour éviter de traumatiser les enfants et pour ne plus laisser la chance aux éducateurs et aux parents d'abuser de leur pouvoir. Dans cette optique, nous avons presque uniquement mis l'accent sur l'importance de permettre à l'enfant de s'exprimer, d'être lui-même, de s'affirmer. Nous en sommes ainsi venus à proclamer que chaque personne a le droit de vivre sa vie à sa façon.

Si nous reprenons cette explication depuis le début, nous pouvons déjà parler de plusieurs formes de violence: la violence des autoritaires, celle des révolutionnaires et des injustement traités, et enfin la violence actuelle des jeunes

qui croient avoir des droits et considèrent que personne ne peut les en priver.

Déjà au début des années 80, une étude sur les jeunes et la violence (4) dévoilait cette révélation bouleversante que les jeunes ne vivent aucun sentiment de culpabilité face à leurs actes violents. Nous avons même découvert qu'il est tout à fait normal et justifié, selon eux, de se défouler sur quelqu'un de plus faible lorsqu'ils subissent de la part d'un plus fort. Pour eux, l'acte violent est non seulement devenu normal, ils y trouvent une satisfaction, une libération, un bien-être.

A cette époque, les responsables de la recherche avaient alerté les autorités, constatant que la banalisation de la violence avait déjà des conséquences inquiétantes sur le comportement des jeunes. Il était à prévoir que sans un réajustement des approches éducatives, nous risquons que ces



la **FORCE FRAGILE**

comportements violents s'accroissent et se propagent et qu'à la longue, les jeunes deviennent des ennemis pour la société et pour les adultes. N'est-ce pas précisément ce que nous dénonçons depuis le début des années 90?

.....
Nous en sommes arrivés à une société violente par faiblesse; la faiblesse de l'identité et celle de la qualité des individus.

Malheureusement, si nous ne redressons pas rapidement la barre, il est probable que les gens en viendront à accepter plus d'autorité et plus d'intolérance vis-à-vis des jeunes. Bien que ces mesures nous paraîtront légitimes, elles risquent de nous ramener en arrière, de nous dicter des lois répressives et d'annuler les droits acquis. Tout cela remettrait en cause l'évolution déjà amorcée vers une meilleure protection et un plus grand respect de la personne.

Aussi vaut-il mieux d'abord s'interroger sur les raisons pour lesquelles nous nous retrouvons aujourd'hui, dans la dernière décennie du 20^e siècle, en face de sociétés violentes. Les adultes ont voulu s'affirmer pour sortir de l'oppression du passé et dans cet objectif, ils ont considéré la violence comme un moyen légitime. Les jeunes ont constaté cette violence qui a fini par faire partie de leur vie de tous les jours, perdant de vue sa raison d'être de départ qui était l'affirmation de soi et la libération face aux autres.

De ce fait, les gens sont devenus impatients, ils n'ont pas de résistance et sont incapables de

faire face au stress et à la pression. Nous en sommes arrivés à une société violente par faiblesse; la faiblesse de l'identité et de la qualité des individus. Les gens ont grandi en considérant que personne n'avait le droit de se mêler de leur vie. Les valeurs de notre société sont plus individuelles que sociales, les intérêts plus égoïstes que collectifs et les actions visent plus la satisfaction personnelle que l'évolution sociale.

Par conséquent, nous devons composer avec une violence qui se manifeste parce que les gens refusent à qui que ce soit le droit de dire ce qu'ils ne veulent pas entendre, le droit de les éduquer, de les corriger et surtout de les priver ou de les limiter en quoi que ce soit. Nous voici donc au cœur de cette réflexion.

.....
Il ne suffit pas d'aimer un enfant pour qu'il ait une vie équilibrée, stable et heureuse.

En effet, comme nous le constatons précédemment, nos sociétés doivent effectuer une restructuration pour répondre à un nouveau contexte économique dont les premiers signes se manifestent par un chômage élevé, par des fermetures d'entreprises, par des horizons bouchés pour les jeunes et nous ne pouvons qu'entrevoir le pire sur le plan des réactions de violence. Après avoir conditionné tout le monde à réclamer des privilèges et à les considérer comme des droits essentiels, comment allons-nous revenir au respect des capacités réelles de nos sociétés sans soulever un tollé de

protestations et de violence?

Dès à présent, nous constatons en éducation une tendance à préconiser plus de discipline, plus d'autorité et un encadrement plus étroit des jeunes afin qu'ils deviennent plus responsables et plus conscients de leurs devoirs et de leurs obligations. En soi, l'approche n'est pas mauvaise, mais tient-elle compte du fait que le comportement d'une personne est tributaire de sa structure mentale et du conditionnement de son état émotionnel? L'influence reçue façonne la qualité de l'identité d'un individu et sa capacité de résistance à la pression, à la frustration et à l'agression.

Aussi ne suffit-il pas de préconiser une approche plus sévère pensant ainsi régler le problème. Il y a un travail beaucoup plus en profondeur à faire: d'une part, une transformation de la structure mentale des jeunes pour favoriser un meilleur équilibre émotionnel et, d'autre part, le développement d'une conviction chez l'adulte de la nécessité d'éduquer l'enfant et non pas seulement de l'aimer comme on l'a cru depuis les années 70.

Il ne suffit pas d'aimer un enfant pour qu'il ait une vie équilibrée, stable et heureuse; les preuves sont nombreuses. Tout le courant de permissivité face aux jeunes a contribué à les encourager à un comportement de liberté. A cause de cela, lorsqu'aujourd'hui on veut discipliner les jeunes ou les contrôler, ils font preuve de violence car ils se sentent agressés dans leurs droits et niés dans leur personne. Comme la violence fait partie des moeurs, comme elle est banalisée par son omniprésence dans les médias, celui qui se sent brimé ou freiné dans ses élans de satisfaction instantanée peut facilement y voir une violence et se

LA VIOLENCE:



permettre aussi de répondre par la violence.

Les parents et tous les autres éducateurs le constatent chaque jour: lorsqu'ils veulent imposer quelque chose aux jeunes, ceux-ci vont contester violemment, se frustrer, se révolter. Pour ne pas traumatiser les enfants, pour qu'ils ne se sentent pas rejetés ou mal aimés, nous avons tout fait pour leur faciliter la vie, pour leur éviter des frustrations et des efforts, pour les gâter et les choyer. Si nous avons à l'esprit uniquement de favoriser une sécurité affective, cela peut paraître logique. Mais aimer son enfant ne devrait pas se résumer à lui démontrer notre affection; c'est aussi l'aider à devenir une personne apte à faire face à la réalité, capable de persévérer face aux obstacles, de résister à la pression et aussi de reconnaître ses limites et les droits des autres.

Comment espérons-nous transmettre tout cela lorsque manifestement nous refusons nous-mêmes, les adultes, qu'il y ait, dans nos relations interpersonnelles, des limites à nos sa-

tisfactions, à nos désirs et à notre liberté? Non seulement nous ne sommes pas en mesure d'être le modèle qu'il faut, mais en plus, nous nous permettons de devenir impatients et rejetants lorsque les jeunes exagèrent dans leurs comportements. Nous réagissons comme des personnes incomprises et exploitées par ces jeunes auxquels nous reprochons leur ingratitude à notre égard. Ne serait-il pas plus constructif de chercher à découvrir comment rectifier notre tir afin d'empêcher dans l'avenir ces réactions de violence de la part des jeunes?

.....
**Les enfants gâtés
d'aujourd'hui ne se
voient pas fragiles
et dépendants... ils se
croient supérieurs...**
.....

Essayons d'abord de comprendre ce que signifie réellement cette violence de l'enfant gâté. On constate que cet "ingrat" ne reconnaît pas les services qu'on lui rend et les efforts qu'on fait pour lui: il ne réalise pas que les autres aussi ont des droits et il considère l'adulte à sa disposition. Cela est-il si étonnant lorsqu'on y réfléchit de plus près: ces jeunes ont souvent été planifiés et désirés, ils ont été bercés et dorlotés, on leur a tout donné, bien souvent au-delà de leurs demandes et même de leurs souhaits. Bref, on leur a laissé croire qu'ils sont intelligents, importants, extraordinaires.

Si du jour au lendemain, après les avoir gâtés et dorlotés, après avoir fait leurs quatre volontés, on décide de les discipliner pour les éduquer, il est inévitable que cela va déclencher chez eux ce que j'appelle une violence par faiblesse. Ces jeunes n'ont pas la force intérieure pour résister à leur pulsion et affronter les insatisfactions qu'on leur fait ainsi subir tout à coup. Leur violence est une réaction d'insécurité, pas une insécurité affective, mais plutôt celle de ne pas se sentir capable de supporter les choses et d'agir. Ils croient qu'ils sont extraordinaires et ils constatent qu'ils ne sont rien.

Les enfants gâtés d'aujourd'hui ne se voient pas fragiles et dépendants; on leur a fait croire qu'ils ont une identité forte, mais en réalité, ils n'ont aucun outil pour savoir vivre. Ils se croient supérieurs et une fois confrontés à la vie de tous les jours, ils découvrent brutalement qu'ils ne savent pas faire grand chose. Il y a une coupure entre d'une part la réalité et d'autre part leur conditionnement psychique et leur croyance émotive. Voilà pourquoi la violence chez eux n'est pas strictement reliée à leur survie réelle; elle se déclenche à chaque événement contrariant leur volonté obstinée de ne pas voir leur faiblesse et de ne pas admettre qu'il puisse en être autrement que ce qu'ils ont cru être.

la FORCE FRAGILE

Automatiquement, toute personne, parent, enseignant ou adulte, qui veut les mettre devant la réalité, même si c'est pour les aider à s'en sortir, est perçue comme un ennemi et comme une menace. Aussi voient-ils leur violence comme tout à fait justifiée. Cela est très dangereux. Non seulement ne se sentent-ils pas coupables de leur violence, mais ils croient qu'elle est la seule manière efficace de se protéger contre les autres.

Cette explication devrait éclairer notre compréhension de cette nouvelle violence à laquelle nous serons de plus en plus confrontés dans l'intervention sociale. Au lieu de réagir inconsidérément à celle-ci, nous aurions intérêt à reconnaître que suivant certaines idéologies véhiculées dans les années 80, nous en sommes venus à dire à nos enfants qu'ils sont exceptionnels sans qu'on sache comment développer en eux les atouts pour qu'ils aient la chance d'être quelqu'un.

Nous avons poussé les enfants à se croire tout-puissants, alors qu'ils ignorent même comment apprendre à vivre. En agissant ainsi, les parents ont pensé leur éviter de vivre les complexes d'infériorité et le manque de confiance personnelle que bien des adultes ont eu à combattre. Malheureusement, on réalise aujourd'hui que gonfler l'identité des enfants de la sorte avec des mots, les rend aussi fragiles qu'un ballon: l'aiguillon de la réalité suffit à les désouffler et à les faire sombrer dans la dépression, ou bien à les faire éclater à la face des autres et à s'enfoncer dans la violence.

Il est urgent que tous les éducateurs admettent que le véritable renforcement d'une identité doit passer par le développement quotidien de la résistance à la pression et de la persévérance face aux difficultés. De plus, au point où nous en sommes aujourd'hui, avant même de procéder à une libération de l'identité, il faut

d'abord procéder à une libération de la structure mentale qui a été conditionnée par des faussetés, si nous voulons créer une disponibilité pour apprendre à fonctionner avec la réalité et à développer les outils adéquats.

Il est consternant de voir à quel point notre société en est venue à s'illusionner au point de penser qu'il suffit de savoir dire les choses pour qu'elles se fassent, qu'il suffit d'obtenir un diplôme pour disposer de la compétence, qu'il suffit de décrocher un titre pour hériter des qualifications requises et, bien entendu, qu'il suffit de croire son enfant intelligent pour qu'il le soit. Les mises en garde à cet égard ne datent pourtant pas d'hier. Déjà en 1873, Henri-Frédéric Amiel écrivait:

"L'erreur fondamentale de la France est dans sa psychologie. Elle a toujours cru qu'une chose dite était une chose faite, comme si la parole était l'action, comme si la rhétorique avait raison des penchants, des habitudes, du caractère, de l'être réel, comme si le verbiage remplaçait la volonté, la conscience, l'éducation" (5).

S'agit-il vraiment là d'un héritage que nous avons intérêt à conserver jusqu'à nos jours?

Cette réflexion se veut un déclencheur, car il est urgent de se pencher sur l'identification d'outils susceptibles d'aider réellement les jeunes à faire face à une vie sociale de plus en plus difficile.

Le premier point à mettre en relief, c'est qu'avant de réagir aux comportements des jeunes, les adultes devraient se rappeler qu'ils leur ont présenté un mode de vie sans leur en faire connaître les raisons historiques ni les limites sous-jacentes. Personne ne leur a vraiment fait connaître le passé avec neutralité, personne ne les a aidés à comprendre pourquoi leurs pa-

rents ont choisi tel ou tel comportement et ont banni telle ou telle valeur.

A cet égard, les jeunes sont laissés à eux-mêmes; ils pataugent dans une vie nouvelle que les adultes ont modifiée à leur façon, mais sans clarifier toutes les raisons de ces changements. Notre responsabilité est très grande dans les attitudes que nous reprochons à nos jeunes, aussi nous ne pouvons intervenir comme s'ils en étaient les seuls coupables. Nous avons d'abord des explications à leur donner, des connaissances à leur transmettre et un soutien pratique et éclairé à leur prodiguer.

.....

Comment reprendre en main le sort de nos jeunes et surtout comment retrouver notre place d'éducateurs auprès des jeunes, dans la famille et à l'école?

.....

Une autre variable très importante s'ajoute: l'ouverture des frontières et des déplacements de population. En effet, à cause du phénomène croissant de l'immigration, nous allons en plus nous retrouver avec un bon nombre de jeunes qui auront vécu une réalité d'enfance très différente. Ces jeunes arrivent ici avec un bagage de violence ressemblant à celle qu'on vivait autrefois, liée à des injustices et à des réclamations de droits. Notre société, c'est-à-

LA VIOLENCE:

la FORCE FRAGILE

dire nos institutions et les adultes en général, devra donc se donner des moyens efficaces pour réduire ces foyers de violence, en distinguer les sources et en freiner l'escalade.

Enfin, évidemment, quand on se questionne sur la violence des jeunes, il serait impardonnable d'oublier qu'elle se situe à l'intérieur d'une violence sociale plus globale qui atteint les familles à travers l'alcoolisme, la drogue, la pauvreté et toutes les formes d'exploitation.

La question se pose donc de façon pressante: comment reprendre en main le sort de nos jeunes et surtout comment retrouver notre place d'éducateurs auprès des jeunes, dans la famille et à l'école?

Il faut d'abord cesser de laisser toute latitude à la télévision, aux spécialistes et à la société de consommation pour orienter les jeunes à notre place. Nous devons nous-mêmes comprendre et admettre que la formation idéologique et la structure mentale qu'ils ont reçues et auxquelles nous avons cru, ne sont pas conformes à la réalité et répondent principalement à des besoins reliés à nos frustrations passées. Le dialogue entre les parents et l'école peut améliorer notre impact si nous arrivons ensemble à transmettre à l'enfant une compréhension réelle de son intérêt personnel à se responsabiliser, à se discipliner, à résister à la pression.

Tous les jeunes veulent être forts et pourtant nous leur apprenons à céder à la première difficulté parce que dans le quotidien, nous

cherchons à les ménager et à leur éviter la frustration de l'effort. Il est important d'aimer son enfant, mais c'est encore plus important de l'éduquer et cela ne veut pas simplement dire corriger ses comportements dérangeants. L'éduquer, c'est lui apprendre à vivre et à aimer la vie, et pour cela, il doit apprendre très tôt qu'il y a un plaisir à découvrir dans l'effort et l'accomplissement de soi. L'éduquer, c'est aussi lui démontrer qu'une force essentielle à développer, c'est de savoir relever des défis importants qui ont un sens pour l'avenir. L'amour ne doit pas nous inciter à encourager le laisser-aller, l'accumulation de privilèges et le rêve d'une vie facile. Nous ne devons jamais perdre de vue que ces jeunes sont les femmes et les hommes de demain; il est du devoir de tous les éducateurs et de tous les adultes de leur léguer un héritage de force face au futur.

A mon sens, pour contrer les flambées de violence que nous connaissons aujourd'hui, le rôle des parents et de l'école consiste à trouver les moyens efficaces pour intervenir auprès des jeunes non pas en cherchant à les contrôler ou à les punir, mais en leur insufflant la motivation à découvrir, à développer et à gérer les richesses véritables qu'ils ont en eux.

Toutefois, je ne crois pas que cet élan de vie se réveille dans l'obligation et le sacrifice, d'ailleurs les générations passées ont démontré que cela engendrait plutôt la révolte et la violence. Ce n'est pas non plus dans la facilité et la satisfaction instantanée que l'on accède à un bien-être intérieur et à un équilibre social. C'est dans la capacité d'être persévérant et de résister face aux difficultés, de savoir se prendre en main et

d'assumer des responsabilités, que les adultes, tout comme les jeunes, pourront en tant qu'êtres humains, jouer un rôle constructif dans la société.



Références

- (1) Guitouni, Moncef, *La violence et les jeunes*, PSYchologie préventive, (1983) 3, 35-42.
- (2) Guitouni, Moncef, *Violence et culture III, La culture pour endiguer la violence*, PSYchologie préventive, (1984) 6, 13-18.
- (3) Guitouni, Moncef, *Les enfants de la violence*, PSYchologie préventive, (1988) 14, 3-9.
- (4) SROH, *Les jeunes et la violence*, Rapport d'enquête, Les Editions de la SROH, Montréal, 1982.
- (5) Amiel, H.F., *Fragments d'un journal intime*, 1873.